

Grégoire Etrillard
Fabrice Epstein
Pierre Reine
Matthieu Hy
Martin Reynaud
Elise Arfi



La Conférence
des Avocats du Barreau de Paris

Julia Katlama
Peggy Salomé
Véronica Camporro
Alexandra Bourgeot
Georges Sauveur
Benjamin Chouai

Promotion 2011

Discours prononcé en l'honneur de

Monsieur Yasmina KHADRA

Par Madame Julia KATLAMA, 7^{ème} Secrétaire de la Conférence

Sujets

- Peut-on franchir le mur du silence
- Les rêves sont-ils les promesses de l'aube ?

Premier tour du concours de la Conférence du Stage

Séance du 8 mars 2011

Le matin était clair,
Le sable n'avait pas encore chauffé,
Les étals des marchands n'étaient pas encore dressés.

De là où je me trouvais, je pouvais observer mon village naître et s'épanouir,

Ca et là, des promesses pareilles à des rêves inachevés,
Faites à l'aube d'un jour qui devait voir tout disparaître,

Les enfants couraient déjà à travers un avenir qui n'existait pas,
La balle aux pieds, le jeu en main,
et trois cailloux en poche pour seule arme de vie,

Comme chaque matin, les femmes étalaient implacablement leurs pagnes et tiraient leurs cheveux ramassés en des tresses qu'elles accrochaient à leurs foulards.

Les odeurs de menthe fraîche surprenaient toujours le passant,
On pouvait croire à une journée ordinaire, de celles qui marquent le tournant d'une vie.

Les hommes eux restaient aux aguets.
Tous charriaient leur lot d'indignation et de révolte,
Se demandant pour combien de temps encore,
Se renseignant sur la situation des vivants et des morts,
Espérant les oreilles collées aux transistors,
L'annonce d'un régime révolu, et la chute d'un despote.

De part et d'autre de ce petit matin ... il n'y avait que le silence.

Silence inquiétant.
Silence désabusé.
Silence pesant qui tombe comme une masse sur les rêves de ceux dont la promesse n'a pas été tenue.

*

Pourtant, la veille, la guerre avait raisonné,
Fort,
Comme à chacun de ses passages,
La révolte avait consumé dans son sillon ceux qui, avides de cette liberté qu'ils avaient vu exister chez les autres, s'étaient pris à croire à leurs rêves,

Des badauds hier encore tapis dans leurs maisons à l'écart des mouvements de la foule et des tirs de balles, étaient venus renforcer les rangs des indignés.

Le regard hurlant, dénonçant la tentation du pouvoir, la barbarie faite homme, la terreur pour seul mot d'ordre.

S'accrochant encore tant qu'ils le pouvaient, à ce rêve que, demain, un autre jour viendrait éclairer leur nuit.

La veille moi aussi je m'étais levée,
Mes jambes lourdes et mon dos fatigué,
Mes muscles relâchés sous l'effet de la vapeur d'eau,

Je restais absorbée, pénétrée par l'étrange calme qui précède une journée d'orage et qui annonce les ombres d'une nuit agitée.

Ce calme insistant qui semble taire l'indicible et commander au silence.

Penchée sur ma bassine d'eau savonneuse,
J'avais longtemps regardé mes pieds,

Comme s'ils avaient été des êtres à part entière,

Qui avaient plus de courage que moi,
Qui avait plus de force que moi,
Qui parleraient pour moi,

Voilà trop d'années que je vivais tel un pantin agité de réflexes,
Se lever, travailler, nourrir ma famille, éviter les hommes.
Leurs cris, leurs lois, leurs armes,
Ne pas chercher à comprendre,
Ne pas chercher à savoir,
Ne pas chercher au delà de ce mur derrière lequel je m'étais enfermée.

Je rêvais ma vie comme on s'accroche à l'espoir,
J'étais cet enfant d'un Paradis qui n'existait que dans ses rêves :
Petite,

*« Quand j'étais malheureuse,
Je dormais,
Je rêvais,
Mais les gens n'aiment pas qu'on rêve,
Alors ils vous cognent dessus, histoire de vous réveiller un peu,
Mais j'avais le sommeil dur,
Plus dur que les coups et je leur échappais en dormant,
Oui...
Je rêvais, j'espérais, j'attendais... C'est peut être (ce jour) que j'attendais...¹ »*

Aujourd'hui je n'étais plus une enfant pour en avoir eu à mon tour.

Depuis ce jour où la guerre avait opposé les hommes de mon pays,
je ne rêvais plus.

Au mieux, la torpeur me gagnait et me laissait à demi somnolente.

Mais la douleur des coups et de l'humiliation m'empêchait désormais de dormir.
Après ce bain de calme, je m'étais habillée et j'avais rejoins les autres femmes.

¹ Les enfants du Paradis, Marcel Carmé

A mon arrivée, les rires emplissaient le patio dans lequel nous nous retrouvions chaque matin,

Ces rires lézardaient les murs et creusaient gracieusement les sillons de leurs visages,
Ces rires les faisaient exister comme un écho insolent à ce qui avait été la veille honteusement tu,
Ces rires franchissaient le mur du silence derrière lequel elles s'étaient réfugiées.

L'une était fille d'un milicien et d'une villageoise,
L'autre était sa mère, victime de ce milicien,
Toutes avaient subi la honte et la violence des hommes,
Victimes collatérales d'un pouvoir disputé,
Toutes taisaient... ce qu'elles ne pourraient plus jamais exprimer.

L'humiliation avait eu raison de leur parole,
La guerre avait frappé celles par qui arrivait la vie,
Leur ôtant à jamais cette voix qui s'était brisée sur un mur de honte.

Ne plus parler pour ne plus se faire voir,
Ne plus hurler pour ne pas rouvrir les plaies béantes du chagrin
Se fondre dans une masse informe en espérant s'oublier un peu soi même, et affronter ainsi
l'absence d'espoir et d'horizon...

Toutes avaient choisi de garder le silence, devenu leur seul acte de résistance.

Si certaines se hasardaient à crier, leurs cris ne devraient plus jamais cesser d'hurler.

Parfois, elles avaient tenté d'en réchapper,
Portant leur maladie comme on se réfugie derrière un rempart,
Un virus brandit en étendard d'immunité au nez des soldats meurtriers,

Plantés dans l'horreur, leurs regards avaient affronté les miliciens,
Elles avaient ravalé leurs larmes dans un gigantesque cri silencieux.

Depuis, ces images hantaient leurs rêves,
Et le jour n'enviait rien à la nuit,

Ce mur silencieux avait achevé de convaincre les États alentours de ne pas intervenir.
Ce mur permettait à ces autres puissances gouvernementales de se taire,

Quand elles ne profitaient pas elles aussi de ce silence pour convoiter les richesses et leur exploitation autoritaire.

L'ingérence abstenu,
Le scandale diplomatique dissipé,
On regarde en paix, la guerre des autres.

Ne point parler, c'est ne pas risquer.
Ne point dénoncer c'est ne pas protéger.
Ne pas réagir c'est consentir.

Alors nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes,
Et libérer nos cris.

Rompre enfin les rangs des taiseux et des rêveurs.

Nos rêves nous promettent comme on fantasme,
Ils ne sont que les prémices d'un futur qu'on espère,
Ils n'en demeurent qu'une illustration temporaire et imparfaite de la somme de nos frustrations...

Les rêves sont informes et volatils,

Échappatoire immédiate qui ne fait que promettre.

Représentation insolente et fugace, nécessaire aux changements ...
... mais insuffisants aux révolutions.

Et qu'est ce qu'une révolution si ce n'est le rassemblement de ceux qui ont le courage de ne pas se contenter de rêver ?

Les rêves ne deviennent réalité que par la mobilisation des hommes et des femmes...
... Qui franchissent malgré la peur, le mur autoritaire où venaient quotidiennement ricocher leurs rêves.

*

Hier j'ai arrêté de me taire,
Hier, j'ai arrêté de faire semblant,
J'ai arrêté de rêver et je suis redevenue fière...

Après mon bain, mes jambes m'avaient porté jusqu'aux rangs des révoltés,
Ballotée contre le mur des forces de l'armée,
Je n'avais rien vu d'autres que la gueule vociférante et l'air menaçant de celui qui allait être,
quelques instants plus tard, mon dernier bourreau.

J'avais lâché mes fers, et transcendée par les mouvements de la rue, j'avais hurlé ma haine
comme d'autres avant moi avaient chanté la résistance :

« Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute (...)

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.

La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère.

Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.

Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...²»

² Chant des Partisans

J'avais tenu tant que mes jambes avaient pu me porter.
Ma vision était devenue floue,
Aussi floue que cette promesse de changement à laquelle j'avais fini par me rallier,
Mais je m'étais opposée, j'avais refusé, j'avais brisé le silence qui me tenait paralysée...
« *La mort n'éblouit pas les yeux des partisans* »³,

Hier, j'ai compris que la liberté est à ce prix là.
« *Tu verras ce que l'on gagne à vouloir être libre* » nous comptait Baudet...

Hier je suis morte sous les coups de crosses de leurs fusils,
Pliée par la douleur je n'ai plus bougé,
Immobilisée sous leurs semelles, j'entendais à peine la foule qui haranguait terrorisée les soldats
rués sur moi.

Comme la chèvre de M. Seguin,
J'avais vite compris que je serai vaincue,
Mais j'avais combattu jusqu'à l'aube des loups armés jusqu'aux dents,
Pour trouver au petit matin, ma liberté dans la mort...

*

Ce matin, **le silence s'est imposé pour de vrai.**

Ce matin, ils ont placardé au centre de la place, ma photo sur un immense tableau d'où je domine
le village et sur lequel je ne suis pas seule...

De là haut, la vie me semble enfin paisible,
Le chaos et les bruits du dehors se sont envolés,
Les murmures des fantômes ont disparu,
L'aube est revenue,
Même pâle, le jour s'est levé.

De là haut, j'ai enfin compris qu'avec le rêve...
La vie vous fait à l'aube,
Une promesse qu'elle ne vous tient jamais...

* *
*

³ Louis Aragon, « L'affiche rouge ».